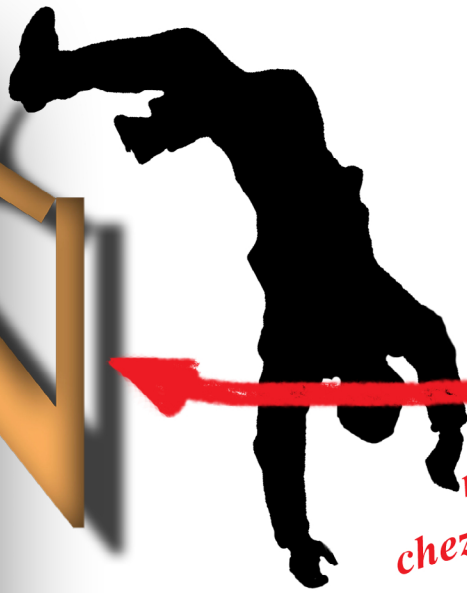


Le chasseur abstrait éditeur

CANNIBALES

11



roman de
Patrick Cintas

pour faire suite à

*renseignez-vous
chez Le chasseur abstrait*

Les pompes de Willy Li Lee

Les conséquences
maléfiques
de la série **facteur N**
—imaginée par
le vicieux docteur
Zacharias Soriana—
sur le comportement
de ses contemporains

*dont la novélisation
est aussi publiée
par Le chasseur abstrait*

renseignez-vous



Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-391-3
EAN : 9782355543913

ISSN série CANNIBALES : 978-2-35554-337-1

Dépôt légal : novembre 2016

Copyrights :
© 2016 Le chasseur abstrait éditeur

Le facteur *N*

Une série composée de

N – roman formant le noyau. C'est la novélisation complète de la série télévisée *Facteur N*.

Paru chez Le chasseur abstrait.

CANNIBALES – série de courts romans comme satellites de *N*. Ce sont les séries inspirées de *Facteur N* diffusées sur d'autres canaux.

Peuvent être lus séparément.

Déjà paru chez Le chasseur abstrait ? :

- 1- Popol-les-Rouflaquettes.
- 2- Art. XX & ss.
- 3- Toussaint moins un.
- 4- Scène morte avec les morceaux.
- 5- Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même.
- 6- La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy.
- 7- Tarzan VII.
- 8- De livre, *nada* (nouvelles).
- 9- Papas nazis, dadas nazis.
- 10- Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve.
- 11- Les pompes de Willy Li Lee.

À paraître prochainement :

- 12- L'ogresse.

Et bien d'autres...

Les pompes de Willy Li Lee

Patrick Cintas

1

1

Willy Li Lee ignorait pourquoi il s'appelait Willy Li, mais son père était un Lee de Roseshill. Pourtant, malgré une famille peuplée et unie, il s'éloigna de Roseshill et parcourut le pays, à l'âge de dix-huit ans, avant de se fixer, dix ans plus tard, à Somestone.

Somestone était une petite ville tranquille plantée au milieu des champs de blés et d'avoine. Il y avait une gare ferroviaire, un tribunal et plusieurs établissements scolaires. Les silos employaient les trois quarts de la population. Willy Li Lee ne connaissait rien à l'agriculture et n'avait aucun talent pour les tâches administratives et sociales. Comme il avait travaillé pour un croquemort deux ans plus tôt, il installa une petite structure mortuaire sans prétention, avec trois tiroirs réfrigérés et une boutique d'accessoires. Il comptait développer son affaire au fil des années. Il était atteint d'une grave maladie et ne pouvait espérer passer les quarante ans. Ça ne lui laissait pas beaucoup de temps pour réfléchir à ce qu'il allait raconter au Bon Dieu pour mériter un traitement de faveur. Willy Li Lee était agnostique.

Il avait acheté le local à monsieur Alfred Blo, un rentier propriétaire qui vendait ses biens pour vivre confortablement sans avoir à travailler. Alfred Blo avait fait de

courtes études, histoire de ne pas être plus bête que les autres, comme il disait. Il mangeait tous les mercredis soir chez Willy Li Lee.

La maison comprenait un rez-de-chaussée entièrement occupé par l'entreprise mortuaire et un étage où vivait Willy Li Lee. Il disposait d'un grand living avec cuisine, d'une salle d'eau spacieuse avec fenêtre donnant sur la rue et de deux chambres dont l'une servait de débarras, car Willy avait ramené beaucoup de souvenirs de ses dix ans de voyage à travers le pays. C'étaient ces objets qui attiraient Alfred Blo. Celui-ci n'avait jamais voyagé plus loin que la préfecture qui se trouvait à dix kilomètres de Somestone.

Willy Li Lee ne fréquentait pas les femmes. C'était aussi ce qui attirait Alfred Blo. Au début, après la signature du contrat de vente de la maison, Blo venait trois fois par semaine rendre visite à son nouvel ami Willy. Puis, ce dernier ne donnant pas signe de mœurs contre nature, Blo avait limité ces visites à une, ce qui suffisait amplement pour fouiner dans la chambre qui servait de débarras aux souvenirs déjà vieux de Willy.

Après un repas copieux cuisiné par Willy lui-même, Blo s'enfermait dans la chambre et y passait les deux heures que Willy consacrait au visionnage d'un film à la télé. Ensuite, ils se réunissaient dans un coin du salon riche en boissons diverses et passaient quelques heures à se raconter des histoires plus ou moins véridiques. Puis Blo s'en allait, convaincu que son ami n'était pas un homme normal. Quelque chose lui disait que Willy Li Lee était un peu détraqué. Il ne pensait pas ça seulement parce que les histoires que lui racontait Willy étaient trop fantaisistes pour être vraies. Lui-même

fignolait dans l'absurde et les conclusions étranges. S'il pensait que Willy était un peu barjot, c'était à cause du métier qu'il avait choisi d'exercer dans une ville qui comptait le plus bel établissement de pompes funèbres du comté.

Voilà qui était Willy Li Lee et comment et de quoi il vivait. Il connaissait un tas de personnes respectables, mais ne les fréquentait pas. Et quand une femme lui faisait des avances, parce qu'il paraissait plutôt à l'aise côté finances, il devenait grossier et s'en tirait en prétextant une migraine qui le retenait au lit au moins deux jours. Il n'y avait pas qu'Alfred Blo qui considérait que ce Willy Li Lee était atteint d'une bizarrerie de l'esprit, pour ne pas dire d'autre chose.

Willy Li Lee savait tout ça et s'en fichait. Il « recevait » un cadavre par mois et les clients étaient toujours satisfaits, au point d'accepter de payer plus cher cet étonnant service chez lui plutôt que chez son riche et opulent concurrent. Ce qui ne laissait pas d'étonner Alfred Blo. Et bien d'autres.

Willy Li Lee n'était ni beau ni laid. Il était comme tout le monde et n'était sa maladie, il se portait bien. D'ailleurs, seul Alfred Blo était au courant de cette maladie, sans en connaître la terrible nature. On ne meurt pas avant quarante ans de maladie si celle-ci n'est pas incurable. Alfred Blo, au fond, ne tenait pas tellement à en parler avec son ami. Il était trop superstitieux pour évoquer sereinement une pareille condamnation à mort.

Tout allait, comme dit Panglos, pour le mieux dans le meilleur des mondes quand la vie de Willy Li Lee se trouva face à un tournant et qu'il dut en négocier

la dangereuse courbe. Mais n'anticipons pas, car tout commença le plus normalement du monde.

Un accident eut lieu sur la route principale. L'homme qui conduisait cette voiture, et qui était seul à son bord, se tua. Il était nuit. Et la morgue principale était fermée pour cause de travaux. D'ailleurs, monsieur Eliphas avait demandé à Willy de le seconder pendant cette période qui ne devait pas s'éterniser au-delà de quatre ou cinq jours. Willy avait accepté de bonne grâce, bien que ce dérangement inhabituel pût représenter autant de cadavres que de jours. Et dès la première nuit, on lui apporta le cadavre de l'accidenté. Il mit en marche le compresseur et passa une bonne nuit.

Le lendemain matin, monsieur Eliphas, qui s'était occupé de tout, vint frapper à la porte de Willy pour le rassurer : la veuve de monsieur Georges Gravestein, l'accidenté, passerait dans la journée avec un croquemort de sa connaissance pour récupérer le cadavre. Eliphas était si content qu'il invita Willy à déjeuner avec lui. Il en profita pour l'interroger sur sa vie passée et en arriva aux mêmes conclusions qu'Alfred Blo : Willy Li Lee était «dérangé». Mais, il fallait le reconnaître, le travail était bien fait. Une fois de plus, Eliphas remit sa carte à Willy en le priant de réfléchir à sa proposition de l'embaucher dans son énorme entreprise de pompes funèbres. Willy rentra chez lui, jeta un œil sur le cadavre qui n'avait pas quitté son tiroir et qui s'y conservait parfaitement à en juger par le teint de ses joues et il se coucha pour faire la sieste comme c'était son habitude.

2

On a quelquefois tort d'accepter la vie comme elle vient. Cet après-midi-là, personne ne sonna à la porte de Willy Li Lee et il ne se réveilla pas avant huit heures du soir passées. Heureusement, on n'était pas mercredi. Willy jeta un œil dans la rue. Personne n'était garé devant sa maison. Il pensa que si quelqu'un, et notamment cette madame Gravestein, la veuve de l'accidenté, avait sonné à la porte, il l'aurait entendue et d'ailleurs, elle n'aurait pas attendu dans la voiture de son croquemort qu'on lui ouvrît et qu'on lui livrât son encombrant époux.

Willy laissa retomber le rideau et se prépara un bon repas. Il lui restait encore dans le congélateur un excellent ragoût au vin qu'il avait cuisiné quelques mois plus tôt avec la fesse d'une grosse dame décédée elle aussi par accident. Willy ne touchait pas aux cadavres des malades. Et comme il ne mangeait pas beaucoup, il prélevait peu. En tout cas suffisamment pour satisfaire sa petite gourmandise nécrophage limitée aux personnes saines. Évidemment, il n'avait jamais servi ce genre de viande à Alfred Blo. S'il lui venait quelquefois à l'idée de partager sa passion, il était assez prudent pour ne pas se confier à n'importe qui. Or, Alfred Blo, comme tous ceux qu'il fréquentait, faisait partie de cette catégorie méprisable.

Minuit arriva. Willy avait attendu jusque-là, au cas où madame Gravestein eût eu des problèmes avec son croquemort attrité. Puis il se coucha, dormit relativement bien compte tenu de ses problèmes d'apnée et se

réveilla de bon matin. Monsieur Gravestein était toujours dans son tiroir et le compresseur ronronnait dans sa cage de fer.

Comme il n'avait rien de prévu ce jour-là — on était vendredi — Willy attendit la visite de madame Gravestein. Vous surprendrais-je si je vous disais qu'elle ne vint pas ? À huit heures du soir, Willy, un peu irrité par ce manque de ponctualité, téléphona au numéro qui était inscrit sur la carte de monsieur Eliphaz. Et celui-ci, par l'intermédiaire de son répondeur, indiqua qu'il était absent. Willy raccrocha un peu vivement et alluma une cigarette pour se calmer. Pendant ce temps, le compresseur tournait et le compteur de la compagnie d'électricité aussi. Il acheva le ragoût de fesse puis se planta devant la télé. Le film s'acheva sans lui, car il se réveilla en pleine nuit, preuve qu'il était nerveux. Il n'avait jamais gardé un cadavre plus de deux jours et on était déjà le week-end. Il compta sur ses doigts. Si madame Gravestein ne venait pas lundi au plus tard, son croquemort, quel qu'il fût, en entendrait une de bien pesée. Willy avait tout le week-end pour y penser.

Il téléphona à Alice. Elle était libre, mais elle n'avait pas encore pris sa douche. Était-elle disposée ? Oui, oui, répondit-elle et elle raccrocha. Willy ouvrit le rideau de façon à avoir vue sur la rue du fauteuil où il attendait. Il attendit une heure et des poussières. La voiture d'Alice, une petite Ford rouge, grimpa sur le gazon après avoir bousculé la boîte aux lettres et les jambes s'étirèrent longuement contre la portière ouverte. Alice prenait toujours le temps de parfaire l'ajustement de ses bas de soie. Et puis, il faut le dire, c'était un spectacle que Willy appréciait particulièrement. Il gratta le carreau

de la fenêtre. Elle montra son visage d'enfant trop tôt sortie du cursus scolaire et, minaudant sur la pelouse, elle attendit que Willy ouvrît la porte. Ce qu'il tarda à faire, car, ce soir-là, il était en forme et voulait que ça dure.

«T'en as un dans le frigo ? demanda-t-elle tandis qu'il lui servait un porto.

— Oh ! Lala ! Je l'ai pour le week-end.

— Tu veux dire qu'on va baiser avec cet horrible bruit dans les oreilles ?

— C'est ainsi ! Moi, ça ne me gêne pas.

— Et ron ! Et ron ! Je te garantis rien, mon chou !

— Je ne peux vraiment pas couper le compresseur ! Tu ne sais pas ce que c'est un mort qu'on ne refroidit pas. Ça grogne, ça ronfle, ça pète, ça gargouille...

— Oh ! Cesse ! Veux-tu ! Cesse ! Je vais vomir !»

Il riait de bon cœur. Il ne savait pas si Alice était naturellement naïve ou si elle jouait un rôle pour l'exciter. Elle connaissait son métier comme il connaissait le sien. Et elle avait l'art de faire durer le plaisir. Il n'était pas rare qu'il perdît connaissance et qu'elle s'en allât avant qu'il revînt de sa voluptueuse absence.

Il passa une bonne nuit. Alice partit vers trois heures. Elle était énervée à cause du compresseur. Willy la caressa encore en se disant que cette chair serait peut-être meilleure vivante que morte.

Oui mais alors, me direz-vous, pourquoi avez-vous écrit plus haut que Willy Li Lee ne fréquentait pas les femmes, jusqu'à faire de monsieur Alfred Blo

un disciple d'Uranus ? C'est que pour notre ami la prostituée n'était ni homme ni femme et d'ailleurs il louait aussi indifféremment les services d'Alice-Poison que ceux de Cri-Cri-la-Galette. Voilà.

3

Le week-end fut un cauchemar. Willy descendit mille fois à la cave pour consulter le compteur. Le compresseur était gourmand. Madame Gravestein n'apprécierait peut-être pas la note correspondante.

Dans l'après-midi du samedi, il eut follement envie d'une bonne queue bien raide. Cri-Cri-la-Galette en possédait une de remarquablement agréable à sucer. Il lui téléphona vers une heure. Cri-Cri était libre. Une chance !

Et il arriva une demi-heure plus tard. Ce qu'en fit Willy Li Lee ne relève pas du conte et sera par conséquent passé sous silence. Je n'ai mentionné ce fait que pour ajouter au portrait de cet homme décidément pas comme les autres.

À trois heures, Cri-Cri remonta dans sa voiture et disparut sans pétarader, car Willy tenait à la discrétion. Certains voisins croyaient même que Cri-Cri était un cousin de Willy, résident à une cinquantaine de kilomètres de Somestone, à Green Hills of Johnson, ce dernier étant le fondateur de cette charmante bourgade tout entière dédiée au tourisme de la chasse et de la pêche. Willy n'y avait jamais mis les pieds et Cri-Cri était de Parrish, une sorte de lieu-dit habité par des

marginiaux de deux ou trois espèces. Un nid de disputes quelquefois dangereuses, lui avait confié Cri-Cri.

Ensuite, après une rapide toilette, Willy entra dans son costume gai. On le reconnaissait à peine dans cet accoutrement qui le faisait passer pour un Anglais, tant on était habitué à le voir déambuler comme un fantôme dans son costume triste, noir et mal taillé, surtout aux épaules qui tombaient.

Le lieutenant Arsen Nesra, dit le Galure, fils d'immigré, blanc de peau et négroïde de gueule, était dans son bureau. Il y passait le plus clair de son temps, essentiellement à ne rien faire. Il souffrait de frilosité. Seul l'alcool, ingurgité à heure régulière, comme en France où il passait ses vacances, le réchauffait assez pour qu'il répondît aux appels extérieurs. Sinon, il œuvrait dans le dossier et la paperasse. Son bureau avait pris son odeur, à la longue. Il y avait tellement d'années qu'il végétait, en dehors des périodes de vacances, qu'il s'angoissait maintenant à l'idée de devoir mourir un jour et de ne pas laisser une seule trace de son passage inexplicable sur la Terre parmi des hommes pour lesquels il n'éprouvait ni sympathie, ni amour, ni autre chose d'ailleurs, car la majesté des souffrances humaines le laissait aussi indifférent qu'un cactus en pays pluvieux.

Il vit entrer Willy Li Lee, le vit encore se pencher sur le comptoir pour se confier à l'oreille du réceptionniste puis faire un petit salut de sa main blanche et molle en direction du bureau vitré dans lequel Arsen Nesra poussa un soupir de découragement. Il devait de l'argent à Willy. Pas grand-chose, mais trop pour être remboursé. Il remit son chapeau sur la tête. Il recevait toujours ainsi, portant sa couronne légèrement sur l'œil

et le sceptre d'un stylo bille à la main, entre ses doigts humides qui venaient de participer à l'ingurgitation d'un demi-verre.

Willy entra sans frapper. On ne frappait jamais à cette porte de verre. On vous saluait du comptoir, on entraît par le portillon à ressort et il ne restait plus qu'à pousser la porte, laissant sur le verre la trace de ses doigts. Par contre, Willy demandait toujours s'il lui était permis de s'asseoir, politesse qui ravissait Arsen Nesra, car elle n'appartenait qu'à Willy. Celui-ci avait mis son costume gai. Arsen ajusta sa cravate, de loin, dans le miroir d'une plaque de cuivre bien astiquée où son nom figurait à côté du mot héros.

«Non, non ! dit Willy. Je ne viens pas pour l'argent. Je voudrais vous demander un service...

— Dites toujours.»

Arsen s'appuya durement sur le dossier de sa chaise et en fit craquer le plastique. Un service contre un sursis à payer. Le visage de Willy ne transpirait pas l'hypocrisie qui préside toujours à ce genre de situation où le gagnant ne gagne rien parce qu'il n'y a rien à gagner, à moins que Willy eût quelque chose à se reprocher. Arsen se servit un autre verre, car il venait de vider la seconde moitié du précédent.

«Voici, dit Willy, j'ai chez moi le cadavre de monsieur Georges Gravestein qui s'est tué il y a quelques jours au volant de sa voiture...

— Je suis au courant.

— C'est un service que je rends à monsieur Eliphas...

— Je sais ça aussi.

— Peut-être savez-vous aussi où je peux le trouver, car madame Gravestein, qui devait passer hier...

— Madame Gravestein est morte elle aussi.

— Oh ! Je suppose que son croquemort s'est endormi au volant ! »

Disant cela, Willy éclata de rire. Sa cravate jaune-canari se gondolait sous son menton. Il montrait des dents gourmandes sans une seule trace de repas. Arsen Nesra passa sa langue sur les siennes sans ouvrir la bouche. Il n'avait aucune envie de rire en compagnie d'un créancier.

« Elle est morte d'une crise cardiaque, dit-il enfin, coupant net le rire de Willy. Le chagrin, je suppose. Ma propre mère est morte de cette façon...

— À la mort de votre père...

— En apprenant que sa maison de Palestine n'existait plus.

— Je suis désolé.

— Et vous me demandez où se trouve monsieur Eliphas ?

— Voilà ! Il n'est pas chez lui. J'ai son numéro personnel, mais je suppose que vous le savez déjà.

— Je ne le savais pas, mais je l'ai moi aussi. Monsieur Eliphas est en week-end.

— Et vous ne savez pas où le joindre...

— Je ne sais pas tout, monsieur Lee.

— Pourtant, vous êtes bien équipé...

— Je sais à peine me servir de la souris ! »

Arsen se leva, poussa la chaise derrière lui en redressant ses jambes et pivota pour entreprendre de faire le tour du bureau et serrer la main à Willy sans la raccompagner vers la sortie. Mais Willy restait assis. Il allait insister. Ces types qui vous tiennent par le bout du nez insistent toujours. Et il n'y a aucun moyen de les empêcher, sinon vous ne leur devriez pas de l'argent.

« Je suis très ennuyé, dit Willy en se grattant le cou sous le menton. Je suppose que monsieur Eliphas paiera la note. Vous savez ce que coûte le système de réfrigération.

— Non, je ne le sais pas.

— Monsieur Eliphas est bien inconséquent ! Partir en week-end, Dieu seul sait où, alors que je lui rends service... Tout de même !

— Vous verrez ça lundi avec lui... En attendant, amusez-vous bien.

— Mais avec qui voulez-vous que je m'amuse ! »

Cette fois, Willy se leva. Il ne serra pas la main qu'Arsen Nesra lui tendait. Sans doute parce qu'elle ne contenait rien. Le lieutenant la laissa tomber contre sa cuisse. Les pièces que contenait sa poche cliquetèrent. Il rougit.

« Avec qui m'amuserais-je ? » fit Willy en sortant.

Arsen le regarda s'éloigner, pousser le portillon aux ressorts bien graissés et sortir du poste sans répondre au salut réglementaire du réceptionniste. C'est vrai, songea-t-il. Avec qui s'amuse les solitaires, si ce n'est avec eux-mêmes. Il rit et s'enfila deux verres sans respirer.

maintenant la fièvre qui l'avait conduit à saccager le corps brisé de Georges Gravestein ?

[...]

Table des matières

1	7
2	47
3	87

du même auteur chez *Le chasseur abstrait éditeur*:

un choix de titres:

- Cahiers de la RAL,M - N° 5 - La Vieja - revue
- N - roman
- Popol-les-Rouflaquettes - roman
- Art. XX & ss - roman
- Toussaint moins un - roman
- Scène morte avec les morceaux - roman
- Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même - roman
- La Société Mortuaire d'Aménagement d'Alfred Vermoy - roman
- Tarzan VII - roman
- De livre, *nada* - nouvelles
- Papas nazis, dadas nazis - roman
- Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve - roman

l'œuvre intégrale ici:

<http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-391-3

EAN : 9782355543913

ISSN série CANNIBALES : 978-2-3554-337-1

Dépôt légal : novembre 2016

La série télévisée *FACTEUR N* a mal tourné.

Mais elle n'est pour rien dans le désordre guerrier et politique qui a mis fin à son incroyable succès.

Le Monde est plus compliqué que ça.

Tellement compliqué que nos héros vont se retrouver dans la fosse aux lions. Entre l'expérience vécue et les séquelles de la fiction, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux.

Mais la satire y gagne...

N (roman paru chez Le chasseur abstrait) est le noyau d'une série romanesque. Autour de ce volume gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

En effet, la série télévisée dont l'histoire est racontée dans **N** aura des conséquences sur le comportement des contemporains de ses auteurs.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion. A suivre...

11

Les pompes de Willy Li Lee

Un mort qui revient pose une double question :

1— Vous êtes le seul à le voir, à l'entendre et à lui parler, entretenant avec lui des relations que vous n'oseriez pas pousser aussi loin avec un vivant.

2— Les autres, les vivants, se rendent compte que vous avez ce qu'ils appellent des visions et vous ne pouvez rien pour les convaincre du contraire, que le mort est une réalité et que c'est justement parce que ce n'est pas une illusion qu'il agit sur vous de manière à pourrir vos relations avec les vivants qui vous observent, vous critiquent et agissent pour vous empêcher de sortir.

Déjà paru dans la série

Voir en première page intérieure.